



Ithaque, le retour, la fin de l'Odyssée.
Mais quelqu'un est-il déjà revenu de voyage ?
Ithaque : dernières traces du marcheur, ou nouveau point de départ ?
Pages arrachées à un carnet de voyage.

SUR LES TRACES

Bercé au large de la Grèce par les eaux calmes de la mer Ionienne, il se peut que le voyageur endormi se dresse brusquement, comme subitement revenu à lui. Quels sont ces parfums secs et poivrés de garigues qui enivrent ses narines ? Tu lèves les yeux ; tu la vois. Ithaque, l'île de l'attente, de la promesse de retour, sort lentement de la brume de chaleur ; avec comme un voile, comme un doute. Le même qui, voici trois mille ans, dû cerner le tout premier regard d'Ulysse, de retour chez lui après vingt ans d'errance. Je songe à ce que signifie un périple lorsque se tourne la dernière page, que se ferme le livre et que s'éteint la voix de celui qui raconte ; quand le bourlingueur infatigable sort de son odyssée personnelle et aperçoit, si loin, la demeure familière – comme un piège tendu.

Ithaque. Personne n'est jamais revenu. Ulysse moins qu'un autre. A la manière de ce roulis qui ne quitte jamais les marins au long cours et leur donne cette démarche chaloupée, même lorsqu'ils sont depuis longtemps revenus sur la terre ferme ; même lorsqu'ils n'ont plus de jambes ce roulis reste là, au centre de l'esprit. On ne revient pas de voyage. Celui que nous étions en partant, nous l'avons assommé par une nuit sans lune, puis jeté aux requins. Depuis, c'est dehors que ça se passe.



Depuis, c'est dehors que ça se passe.

Pas grand monde ce matin sur le bac qui assure la traversée entre Sami, sur l'île de Céphalonie, et le petit port d'Ithaki. Un camion de chantier rempli d'immenses blocs de calcaire attend placidement en compagnie d'un antique Mercédès gaillardement cinquantenaire, débordant de fruits et légumes en vrac ; et ma voiture de location, attendrissante de solitude, l'air aussi accablée que les deux autres véhicules, maculée par la poussière rouge des pistes, les pneus lisses et dégonflés. Personne sur le pont. Malgré le ciel bleu et la chaleur, les rares passagers se sont regroupés à l'intérieur. Dehors, surveillant l'horizon comme si j'en étais personnellement responsable, je monte sur les fauteuils en plastique rouge, tous vides, comme en attente d'un événement qui tarderait à venir. Et là, cheveux au vent, face à l'île qui lentement s'exhume de sa gangue de brume et semble flotter au-dessus du vide, je déclame à tue-tête : « Ithaque ! Personne n'est jamais revenu ! ».

d'Ulysse



Un goéland qui planait dans le coin m'a jeté un œil torve. Et comme il reste là, parfaitement immobile dans l'air, dans l'attente d'une suite, je lance à son intention : « Fin de citation ».

Ce qu'était l'Odyssée, avant qu'Homère n'en fixe le récit ? Une carte. Une carte orale que les marins se racontaient à eux-mêmes pour garder la mémoire des passes, des écueils, des courants et des vents, des routes maritimes. Bienheureux ces temps oubliés où les cartes étaient des poèmes et on l'on naviguait sans peur sur le vaste océan du langage.

Mais déjà le grondement des moteurs. La côte est encore à plusieurs centaines de mètres que chacun est déjà prêt à débarquer. Rien de plus pressé que de mon véhicule, sous le regard soupçonneux du goéland. « Ithaque !... » Oui bon, on sait, tu nous l'as déjà dit.

Pas facile à l'arrivée de se frayer un chemin dans la pagaye des véhicules qui attendent leur retour sur Céphalonie. Faut-il voir dans cet exode massif la crainte de tous ces gens d'être parvenus au terme de leur voyage ? Je me rassure comme je peux : « Personne etc. ».

Pour s'extirper du petit débarcadère il faut suivre une montée à quarante-cinq degrés. Les moteurs s'arrachent les tripes en grognant. Puis on longe le cours sinueux du rivage. Vathi, l'autre nom pour Ithaki, est un charmant petit port de pêche recroquevillé tout au fond d'une baie sauvage. Les maisons colorées s'étagent par petites touches vives dans le vert des montagnes qui dévalent de partout vers le bleu curaçao de la mer.

Ithaque, ma vieille, à nous deux ! Homère en parle comme d'une île abrupte, impraticable à cheval, tout juste bonne pour les chèvres. Des chèvres il y en a, mais pas seulement. Un peu plus loin dans la montagne, alors que d'un virage à l'autre le panorama inscrit tour à

tour les contours lointains de Céphalonie et ceux de la Grèce continentale, j'aperçois un vieux clodo, le cuir tanné par le soleil, qui semble peiner sous sa besace. Au signe qu'il m'adresse je m'arrête ; il embarque. Décidément, pas d'âge pour le stop, me dis-je en faisant une petite place pour les maigres hardes du voyageur.

Sous la broussaille de sa barbe et l'étincelle de son regard le vieil homme garde le silence. Trop d'horizons pèsent sur sa mémoire. Ce gars-là doit venir de loin et de longtemps. Peu avant d'arriver à Stavros, il murmure simplement, en désignant la route : « Ma demeure doit être quelque part par là, dans l'ombre de la montagne... J'avais un royaume ici... Arrêtez-moi un instant ; ça ne sera pas long ».

ΕΥΧΗΝ
ΟΔΥΣΣΕΙ